



HAL
open science

“ L’été samoyède du commandant Bénard ”

Dominique Samson Normand de Chambourg

► To cite this version:

Dominique Samson Normand de Chambourg. “ L’été samoyède du commandant Bénard ”. *Il Polo : rivista trimestrale : periodico di informazione studi e ricerche sulle regioni Artiche et Antartiche*, 2005. hal-03087499

HAL Id: hal-03087499

<https://hal.science/hal-03087499>

Submitted on 23 Dec 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'été samoyède du commandant Bénard

DOMINIQUE SAMSON NORMAND DE CHAMBOURG

« Le calme y règne, l'eau est unie comme un miroir ; l'*Olga*, en passant, la trouble et dessine un treillis de petites rides, violettes du côté de l'ombre, rougeoyantes face au soleil. On croirait que le bateau déroule dans son sillage un large ruban de moire »¹. Il est deux heures du matin, ce vendredi 30 juillet 1914, et Charles Marie Eugène Pierre Bénard (1867-1931) qui soupire après la Bretagne et son océan atlantique depuis le vapeur qui vient approvisionner la Nouvelle-Zemble où « il n'y a rien que du renne et quelques poissons »² et quelques petits groupes samoyèdes, s'émerveille à présent de la Sibérie arctique. Dans les paysages maritimes, la force des vents, la brusquerie du temps à se couvrir et à se dégager, les visages aux yeux légèrement bridés et aux pommettes hautes qui évoquent certains paysans bigoudens mais peuplent ici d'étranges esquifs, l'officier gascon, peut-être aveuglé par un soleil éclatant dont les jaunes ardents transforment la mer en une gigantesque cuve d'or en fusion »³, se sent chez lui. Il est vrai que c'est comme un retour aux sources : en 1908 déjà, le commandant Charles Bénard était venu en Nouvelle-Zemble relatant les aventures de cette campagne de six mois dans un premier ouvrage *Dans l'océan glacial et en Nouvelle-Zemble*⁴. Plus tôt encore, il avait écrit *La conquête du pôle*, recensant les différentes missions arctiques dont s'enorgueillit la Civilisation. Mais pour l'heure, mandaté par la Société d'Océanographie, Charles Bénard est à bord du vapeur, aux côtés du « puissant vice-roi des Russes du Nord, des Lapons et des Samoyèdes »⁵, c'est-à-dire M. Bibikov, gouverneur d'Arkhangelsk, venu en tournée observer de près ses administrés. Le Tsar, à travers cet auguste représentant, a donc posé le pied sur cette île samoyède mais avec la distance qui sied à sa majesté impériale ; déjà les trois missions qui ont précédé le commandant Bénard sur les terres des Samoyèdes ont perdu de leur superbe : l'*Hercules*, le petit voilier à moteur de Russanov passé par la Nouvelle-Zemble selon les Autochtones eux-mêmes, n'a pas reparu depuis 1912, le *saint Anne* du lieutenant de vaisseau Brussilov a sombré dans le néant depuis que les îliens disent l'avoir vu en mars 1913 le long des côtes de la péninsule de Jamal et si deux hommes de l'équipage du *Phoca* ont pu traverser la Nouvelle-Zemble à skis et que le lieutenant de vaisseau Sedov a poursuivi encore plus au nord, le capitaine du *Phoca* et trois de ses hommes sont revenus sur la terre ferme au printemps 1913. Dépêchée par la Douma qui en vote le financement, une flotte russe erre désormais dans les eaux polaires à la recherche de ces explorateurs évanouis comme parfois l'île elle-même, ces quelques 900 km de long de toundra glacée ensevelis de longs mois sous la neige et dans les brumes plus de 300 jours par an. Mais aujourd'hui le commandant Bénard n'a d'yeux que pour la baie qui semble s'animer depuis que *Olga*, le vapeur, a sifflé pour annoncer son arrivée : il veut traverser la Nouvelle-Zemble en traîneau, gagner Karmakuly et peut-être fouler la Terre des Oies avant de regagner la Beluša Guba.

¹ Charles Bénard (Commandant), *Un été chez les Samoyèdes (juillet-octobre 1914)*, Paris, Plon, 1921, p. 15.

² *Ibid.*

³ *Ibid.*, p. 14.

⁴ Cf. Charles Bénard (Commandant), *Dans l'océan glacial et en Nouvelle-Zemble*, Paris, Albin Michel, 1909.

⁵ Charles Bénard (Commandant), *Un été chez les Samoyèdes (juillet-octobre 1914)*, *op. cit.*, p. 13.

La Nouvelle-Zemble revisitée

Mentionnée pour la première fois en 1559, dans les chroniques de Londres⁶, l'île a-t-elle inspiré une émotion comparable au fameux capitaine hollandais William Barents, en 1594, avant qu'il ne gagne celles de l'Ours et du Spitzberg deux ans plus tard ? Non, puisque Charles Bénard, lui, reconnaît déjà les visages d'anciens compagnons de l'expédition de 1908 : Pierre Ludkov et Aleksej Dangej, deux Samoyèdes. Rien n'a changé, sinon que dans le cimetière russe local, les croix orthodoxes ont triplé. Parce que des Russes ont souvent rejoint les familles autochtones dans ce genre d'endroits isolés où le gouvernement a fini par marquer son territoire : des points de prospection minière comme à Propaja Guba où des mineurs sont venus chercher du cuivre ou encore la station d'observations de Karmakuly créée en 1882, suite à l'entente internationale des études polaires ; un poste de T.S.F. en construction sur Vajgač, l'île voisine et sacrée pour les Samoyèdes. En Nouvelle-Zemble, la vie saisonnière qui tournait autour de la pêche, du renne et de sites sacrés des Samoyèdes se heurte donc désormais aux petites maisons de bois, aux deux chapelles et au cimetières orthodoxes, aux explorateurs et scientifiques mandatés par la Couronne impériale ; un semblant de colonisation, certes un peu découragé par les conditions de vie réduites à l'essentiel, y prend pied, non sans rencontrer quelques réticences : « Gregorej, très agité, ne veut rien entendre, demandant cent fois pourquoi *Francouski* veut traverser Novaja-Zemlja »⁷ ; « je suis las des vains pourparlers avec les Samoyèdes »⁸ ; « au bord de l'eau, se détériorent les canots que les Russes leur apportent et dont les Samoyèdes se servent si mal, bateaux surmontés de mâts misérables et garnis de voiles dont la coupe ressemble à celle des embarcations décrites par Burrough »⁹. Inhabitée avant les années 1870, sans cesse battue par les vents, où l'hiver souffle le froid jusqu'à moins 50 degrés, mais où depuis longtemps la plupart des Samoyèdes du continent passe périodiquement chasser et pêcher, la Nouvelle-Zemble s'éveille désormais à une vie « sédentaire ». En 1894, on dénombre sur l'île quelques seize familles, soit 83 Samoyèdes originaires pour la majorité de la toundra continentale de la Grande Terre¹⁰.

Quelques jours plus tard, le commandant Bénard entreprend sa traversée de l'île à bord d'une baleinière : il est seul, poussé par la brise de cette nuit, à se risquer sous le soleil rouge qui s'est coupé sur des lames nées de la mer de Barents. L'émotion est grande et déjà le marin trompe sa peur : « Pour essayer mon fusil, je tue quelques pingouins et j'abats deux superbes goélands bourgmestres »¹¹, « autour de moi des phoques noirs, surpris par l'embarcation qui glisse sans bruit, s'approchent à quelques mètres et se lèvent droit dans l'eau pour la regarder. J'en tire un pour essayer mon nouveau fusil. L'animal retombe sans mouvement et coule au milieu d'une flaque rouge. Ce spectacle m'est pénible ; assuré du tir précis de mon arme, je ne recommence pas. Et je regarde avec plaisir ces animaux si souples, si agiles, si vifs qui égayaient ma solitude »¹². Charles Bénard note les détails du détroit de Kostin Šarr, relève la

⁶ La côte occidentale de la Nouvelle-Zemble (anc. Terre de Willoughby a été entr'aperçue en août 1553 par sir Hugh Willoughby, comme l'indique son journal de bord brusquement interrompu en janvier 1554).

⁷ Charles Bénard (Commandant), *Un été chez les Samoyèdes (juillet-octobre 1914)*, op. cit., p. 19.

⁸ *Ibid.*, p. 21.

⁹ *Ibid.*, p. 179.

¹⁰ Cf. N.N. Suškina, *Dva leta v Arktike (Deux années dans l'Arctique)*, Moscou, 1957.

¹¹ *Ibid.*, p. 27.

¹² *Ibid.*, p. 31.

direction d'une baie inconnue, prend des photographies, exécute des croquis, abat « d'un joli doublé une paire de goélands gris dont les pointes des ailes sont noires »¹³. Et puis le silence retombe sur l'étrange cortège d'une petite baleinière, nef allégorique d'un Jason breton conquérant l'espace, des blocs de glace dans son sillage, tels des Tritons surgis de provinces longtemps ignorées lui prêtant allégeance. Là-bas les cartes n'ont guère de sens. Et puis des vents du nord-ouest précipitent les événements, qui jettent le marin dans le passage et annoncent une tempête qui pèse à présent sur la baie : la baleinière se couche comme blessée, les mains du navigateur sont ensanglantées par les écoutes. Le combat sur le champ de glace durera cinq heures entre l'homme et la Nouvelle-Zemble, une petite éternité avant que Charles Bénard ne trouve refuge sur une plage. Une tasse de thé derrière le cercle polaire. Et l'homme ferme les yeux : les embruns qui aveuglent, les nuages noirs qui effleurent ne sont plus qu'un songe.

Quelques heures plus tard, le marin à terre escalade un sommet afin d'affiner ses informations sur la topographie des lieux. Il corrige la forme de la chaîne montagneuse de Nešvatova, revoit à la baisse la hauteur de ses sommets de pierre rouge qui « ont un air diabolique ». Il faut déjà repartir, ne pas rester prisonnier de l'île, à la merci des vents qui viennent de pousser si fort la baleinière dans la mer que le navigateur a tout juste le temps d'y sauter, impuissant à se saisir d'une partie de son matériel demeuré sur le rivage : « malheureusement j'abandonne sur la plage une petite toile, un fusil, cent cartouches à balles et deux avirons »¹⁴. Tandis que la montagne du sud à la pierre bleue s'éloigne, la Nešvatova, haute sirène constellée de rouge appelle le marin. Il traverse la tempête qui n'en finit pas pour fouler rapidement « une plage de cailloux de schistes très fins » et planter sa tente, malgré les blessures qui le tenaillent. Dans cette nuit arctique où le jambon et le beurre d'Arkangelsk sont aussi déplacés que le voyageur à la toque d'astrakan, Charles Bénard éprouve « une indéfinissable sensation de bien-être ». Et puis vient l'aube, réminiscence d'un premier matin de la Création revisité :

« Autour de moi, la baie de Nechwatowa est splendide ; les montagnes de l'entrée se silhouettent en rouge et violet sur le fond grisaille de la Rogatcheva ; les cimes sont couvertes de neige tombée pendant la tempête ; plus près de moi, les collines de schistes brisés sont tapissées de touffes de myosotis bleus et roses et de globes de pavots aux tendres couleurs. Des pelidnes, des pluviers à colliers, des bruants des neiges piaillent de tous côtés »¹⁵.

La traversée de la Nouvelle-Zemble peut commencer à 10 heures précises, non sans avoir laissé sur place une lettre en russe et en français, histoire de laisser une trace. Si le docteur Kokocov à bord de l'*Olga* et lui-même ne se sont pas trompés, l'aller-retour devrait être de 130 à 140 km ; les conditions météorologiques très favorables lui font voir depuis un sommet la route à suivre : « une si parfaite monotonie » de lacs et de collines. L'observateur note cependant que la vie se fait plus subtile dans ce désert de schistes : en altitude, les pavots arctiques blancs et jaunes succèdent aux myosotis, les insectes aux oiseaux. Redevable aux tablettes de chocolat et au thé saturé de sucre, le commandant Charles Bénard aux souliers

¹³ *Ibid.*, p. 32.

¹⁴ *Ibid.*, p. 39.

¹⁵ *Ibid.*, p. 42.

bien graissés franchira cinq collines ce jour-là. Il a déjà parcouru selon ses calculs moins de trente kilomètres en direction du Nord. Une large vallée veillée par des graminées, des empreintes de rennes invisibles, le plateau d'une nouvelle colline, un lac qui gît aux pieds du marin à terre : rien ne vient briser le silence de l'île. Même le vent a cessé de souffler le froid. Une nature originelle repose ici, qui fait soupirer le voyageur :

« (...) si je pouvais voir un oiseau, tirer un renne, ramasser un fossile, photographier quelque chose ; mais il n'y a rien ; rien à voir, rien à tirer, rien à photographier. il n'y a pas même de neige »¹⁶.

Mais l'économie innée de la vie des régions arctiques dont les habitants eux-mêmes mesurent leur force au gré des circonstances — « qui se dépêche dans la toundra, se dépêche de mourir » dit un proverbe samoyède — joue voluptueusement avec les nerfs de Charles Bénard comme à l'opposé, le ciel bleu andalou avait troublé le voyageur russe Vassili Botkine¹⁷. Chassant ses états d'âme, il reprend sa marche vers la mer de Kara qu'il pressent au bout de ce morceau usé de toundra. Et bientôt, le commandant découvre le gisant bleu sur laquelle pèse un horizon laiteux. Telles des baigneuses immobiles, de rares glaces flottent. L'homme s'étend face au soleil, à même la toundra qui fait figure de grève, sur des débris d'ardoises bleues, et se remémore ces sillons de schistes rencontrés qui se dressaient « comme des alignements de dolmens minuscules » : la Bretagne n'est peut-être pas si loin. L'océanographe sombre dans un sommeil mouvant. Après quelques soixante à soixante-dix kilomètres parcourus depuis le Kostin Šarr en 18 heures 30, Charles Bénard a triomphé plus sur lui-même que sur la Nouvelle-Zemble.

¹⁶ *Ibid.*, p. 51.

¹⁷ Cf. Dominique Samson Normand de Chambourg, « L'Espagne de Vassili Botkine » in *Cauces. Revue d'études hispaniques*, Presses universitaires de Valenciennes, n° 1, 2000, p. 216.



FIG. 1 Le commandant Bénard sur l'île de Nouvelle-Zemble, 1908
(© avec l'aimable autorisation du Musée d'ethnographie de Bordeaux 2)

Malgré un retour plus long de seize heures, malgré ses craintes, la baleinière qu'il avait laissée sur le rivage attend toujours le commandant. Quelques douze heures plus tard, le corps rompu par un tel exercice, comme porté par un aréopage de milliers d'oiseaux et guidé par un phoque doré, Charles Bénard est de retour à Beluša Guba. Même s'il regrette de ne pas avoir disposé de temps et d'instruments perfectionnés, même s'il sait que le relief de l'île est une « monochromie de collines mortes et de vallées effondrées », il a le sentiment de n'avoir vu qu'une partie des choses. Cela sera suffisant pour les îliens qui le désigneront comme « l'homme qui a franchi les montagnes ».

Mais l'océanographe nomade n'en en restera pas là : la traversée de la Terre des Oies occupe à présent ses pensées. Avec 68 kg de bagages (y compris le traîneau qu'il a fait faire), huit chiens et un Philippe Vylka sceptique, Charles Bénard embarque de nouveau sur sa baleinière pour gagner le fjord de la Dolgaja. Trois heures plus tard, hommes et chiens sont débarqués et suivent le commandant vers des montagnes bleues. Quelques vingt-six kilomètres plus tard, alors que le visiteur s'extasie depuis un pic qui surplombe une kyrielle de lacs, empreintes mystérieuses d'un géant qui serait sorti de la mer pour gagner la

montagne, le Samoyède Vylka, lui, reste sur sa faim : il préférerait voir des rennes et des ours. Et de toute façon, l'esprit tutélaire de la montagne n'a pas invité les hommes : ils sont de trop ici. Dans la nuit où la tente dessine un relief improvisé, où les chiens vivants font office de couverture, les rafales glacées font frissonner le ciel déserté par le vol bruyant des oies sauvages. Ainsi chassée, la pluie n'empêchera pas demain l'expédition d'aller plus avant, à la rencontre des cours d'eau, des falaises, des torrents où les algues amarante « donnent à l'eau des reflets de sang ».

Les cartes ont pris de la liberté avec la réalité : inlassablement, l'océanographe observe, consigne, pressant son guide samoyède et les chiens. Pour ne pas se charger, sur les conseils de Philippe Vylka, le commandant Bénard a dû laisser la nourriture des chiens à la grâce des rencontres — un réflexe nomade que l'ethnographie du XIX^e siècle stigmatise, comme V. Islavin, en 1847, qui décrit « l'insouciance innée » des Samoyèdes. Cette « légèreté » coutumière des nomades samoyèdes est pourtant le fruit de leur expérience, et cette fois encore, deux cygnes tués par Charles Bénard viendront récompenser la meute de « loups » affamée. Et côte à côte, les chiens déjeunent dans un tourbillon de « plumes blanches et de débris sanglants », tandis que les hommes, eux, piquent-niquent, buvant du bout des lèvres un thé brûlant.

La rencontre avec une famille samoyède fait diversion. Ils voyagent quelques kilomètres ensemble avant d'établir leur campement au sud-est d'une presqu'île longue de 10 kilomètres séparant deux baies. Pendant que Philippe Vylka récupère l'énergie dépensée à suivre le nomadisme excentrique du commandant Bénard, celui-ci croque la région et prépare déjà une nouvelle expédition à la pointe de la presqu'île peuplée de lacs où les Samoyèdes ont posé leur *čum* semblable à un grand oiseau huppé. Le matin suivant, l'été lui aussi, est sur le départ : les eaux se sont réveillées sous la glace. Sous trois centimètres de glace. Accompagné de ses vingt-quatre chiens, Charles Bénard se rend donc à la pointe de la presqu'île le matin pour découvrir essentiellement un bloc de roche noire constellée d'algues roses et des cristaux de roche. L'après-midi, le campement prend la mer afin de rejoindre la baie Korelkaa où vit le vieux pêcheur Ludkov, éberlué d'apprendre que les voyageurs ont traversé la Nouvelle-Zemble à pied : seraient-ils ivres ? Jusque tard, les récits de « chasse aux ours, aux rennes, aux cygnes, aux belugas, aux oies sauvages » font trembler les murs de la petite maison de bois du pêcheur samoyède, où le commandant Bénard a immédiatement repéré le poêle qui ronronne doucement et le samovar qui fume : « J'oublie presque que je suis sur la toundra désolée de la Nouvelle-Zemble » (Bénard, 1921, p. 123).

Une fois son travail de cartographie terminé, Charles Bénard annonce le départ pour Karmakuly, donne les instructions à chacun, bénit la vieille femme Ludkov pour avoir repris ses bottes et ses fourrures, maudit le sens maritime samoyède, épuise son équipage des heures durant avant de parvenir enfin sur la terre de Karmakuly où le pope ne l'attendait pas, incrédule devant le succès de la traversée de la Terre des Oies. Dans le ciel de Karmakuly, justement, défilent longuement les oies sauvages et les canards : ils vont prendre leur quartier d'hiver au soleil et laisser encore un peu le commandant à ses chères études. Nous sommes le 10 septembre, et la première neige est apparue. Flanqué du pope qui a « le faciès conventionnel du Christ » et de son attirail d'explorateur, le commandant Bénard gravit une

fois de plus les sommets : en l'occurrence, le pic rocheux de Karmakuly d'où il domine les environs émaillés d'îles et de presqu'îles, ce qui lui permet d'exécuter quelques relevés. Il visite aussi à une dizaine de kilomètres du village le fjord de Domašnaja. Mais désormais, l'explorateur n'entraîne personne dans son sillage. Instruits par l'expérience et le bouche à oreilles, les îliens disparaissent, hantés par la seule perspective d'être réquisitionnés pour une nouvelle opération commando :

« Je remercie comme il convient le pope Tyhon de sa sollicitude et de ses attentions. Je passe rapidement dans presque tous les éums des Samoyèdes qui croient que le bateau est venu me chercher ; ils paraissent satisfaits de voir partir "l'homme de la montagne". »¹⁸

En effet, la baleinière *Herta*, à la recherche du *Phoca* évanoui, s'est arrêtée dans la rade de Karmakuly où le chef scientifique de l'expédition russe annonce au commandant Bénard que ses craintes étaient fondées lorsqu'il s'étonnait de ne voir aucun bateau dans les eaux de la Nouvelle-Zemble : « L'Europe entière est en feu » (Bénard, 1921, p. 146). Même si la Nouvelle-Zemble est un pays de « grandiose et de sauvage isolement » (*ibid.*, p. 139), la brûlure des glaces n'est rien au regard de celles des armes à feu. Le patriote commandant Bénard demande à être embarqué et raccompagné à Arhangelsk. Puis le train le mène jusqu'à Vologda et Petrograd où il laisse le rapport de sa mission à l'ambassade de France. Il gagne la Finlande, la Suède, puis l'Angleterre et enfin la France. Partout des images de guerre : les femmes qui tendent des fleurs aux hommes sur le quai d'une gare russe, la voiture bloquée douze heures durant à cause de la mobilisation suédoise. Échappé du cercle arctique que d'aucuns tenaient pour l'enfer mais où le savoir-vivre samoyède garde ses balles pour l'animal sauvage, Charles Bénard retourne sans regret à la civilisation où les balles visent d'autres hommes policés. L'éther des aurores boréales contre la terre à feu et à sang, l'aurore boréale contre l'horreur auréolée de gloire : à chacun sa patrie. Mais peu importe, pour impossible qu'elle ait été sur le fond, la rencontre du commandant amoureux de la Bretagne et des Samoyèdes, a bien eu lieu aux yeux de l'Histoire. Les descendants des Samoyèdes de l'époque ont-ils gardé le souvenir de « l'homme qui a traversé la montagne » ? Dans son récit *Maria*, publié pour la première fois en nènètse et en russe en 1938, le Nènètse Nikolaj Vylka né en Nouvelle-Zemble raconte l'arrivée de trois Norvégiens qui, en échange de peaux, vendent sciemment de la vodka aux Samoyèdes afin de baisser les prix. Il ne parle pas de ce Français qui, quelques années plus tôt, dans la Terre des Oies, a convaincu une famille samoyède sur le départ de lui servir de guide « après quelques pourparlers et un verre de vodka fabriqué avec l'alcool de ma lampe » (*ibid.*, p. 115).

¹⁸ Charles Bénard (Commandant), *Un été chez les Samoyèdes*, *op.cit.*, p. 149.



FIG. 2 L'amiral Bénard, les hommes d'équipage et les Samoyèdes de Nouvelle-Zemble à bord du Jacques Cartier, 1908

(© avec l'aimable autorisation du Musée d'ethnographie de Bordeaux 2)

Les Samoyèdes ou un soupçon d'altérité ?

Si le nom « Samoyèdes » apparaît dans des archives russes du XI^e siècle évoquant les clans asiatiques des pays de demi-nuit, c'est essentiellement à partir du XVI^e siècle que le terme devient générique pour désigner les groupes vivant des deux côtés de l'Oural qui sert de frontière entre la Russie européenne et asiatique. Ce nom de « Samoyède » dont l'origine a animé les débats — le monde scientifique se penchant sur une étymologie russe, nènètse, finnoise, saâme — retient aussi l'attention de Charles Bénard qui cite un ambassadeur anglais d'Elisabeth I^{ère} à la Cour de Russie, Fletcher, partisan d'une lecture anthropophage du vocable dans ses mémoires de 1588, mais aussi les écrits de l'explorateur Nordenskjöld et du Russe Serebrenikov faisant état d'une autre traduction¹⁹. Quoiqu'il en soit, les Samoyèdes du commandant Bénard sont ce que à peu près toute l'ethnographie du XIX^e siècle retient : des « primitifs » (*ibid.*, p. 93), de « grands enfants » (*ibid.*, p. 159) miraculés de la préhistoire, mais dont le siècle à venir pourrait bien avoir raison. Les Samoyèdes croisés par Charles

¹⁹ Ainsi A.H. Lerberg, dans ses recherches visant à expliquer l'histoire ancienne de la Sibérie (Saint-Petersbourg, 1819), tend à voir dans « samoyède » une déformation de *semgoed*, « les mangeurs de saumon »...

Bénard sont essentiellement ceux de Beluša et de Karmakuly, même s'il est aussi en contact, notamment à Karmakuly, avec des Samoyèdes venus du continent ou d'autres points de l'île, plus septentrionaux (Bol'soj Karmakuly, Pukovaja) qui se rassemblent deux fois par an dans cet « embryon de village » qui croît autour de la station d'observation :

« L'arrivée de chaque chaloupe est un événement ; il en sort une famille, un troupeau de chiens, des paquets innombrables ; bientôt les "choums" traditionnels des Samoyèdes en peau de jeune renne se dressent nombreux. La petite presqu'île se couvre de ces tentes coniques du haut desquelles sortent les petites fumées jaunâtres du bois flotté qui se consume. Les jours de calme froid, elles montent doucement vers le ciel bleu qui encadre l'éclatante blancheur des névés. Autour des tentes les chiens s'agitent et se battent ; les enfants s'amuse à l'arbalète ; pour eux, les rochers sont des ours, des rennes ou des phoques, et l'on entend des cris qui ressemblent aux cris de tous les enfants du monde, quand l'un d'eux a tué l'animal hypothétique sur lequel sa flèche a porté »²⁰.

Le marin s'est renseigné : les Samoyèdes occupent un large territoire de toundra qui s'étend depuis la mer Blanche jusqu'à la péninsule de Jamal ; le peuplement, essentiellement saisonnier, de la Nouvelle-Zemble, serait récent. Dans les Lettres françaises, les Samoyèdes ne sont d'ailleurs pas des inconnus : Buffon le naturaliste catalogue les Samoyèdes dans les races dégénérées comme « le climat, la nourriture et la domesticité sont susceptibles de provoquer la dégradation d'une race animale » ; Voltaire leur consacre un article dans son *Dictionnaire philosophique* et donne une description du Gouvernement de la Sibirie des Samoyèdes, des Ostyaks, du Kamtschatka dans son *Histoire de la Russie* ; Jules Verne les mentionne dans *L'Île mystérieuse*²¹ ; enfin, Huysmans, dans son étude de l'œuvre de Quentin Metsys d'Anvers, *La Descente de la Croix*, est frappé par les yeux des femmes, « des yeux noirs, voilés par une paupière lourde, des yeux qui s'allongent, non pas tout à fait de même que les yeux bridés et retroussés des Japonaises, mais qui filent un peu comme ceux des Samoyèdes et des Esquimaux droit vers les tempes ».

S'il a bien perçu que ce peuple a conscience de son identité propre, le voyageur n'explicite pas que le nom de Samoyède lui a été donné par l'Autre, sans souci de recouper l'auto-désignation de *nenèj*, *nenèj nenèc* pour les clans de l'ouest, et de *hasava* dans les toundras orientales. La description des Samoyèdes laissée par le marin ne varie guère de celles de ses prédécesseurs : il s'arrête au type mongoloïde trahi par la petite taille, l'ossature puissante, les yeux en forme d'amandes très allongées dont « les paupières s'ouvrent à peine comme pour protéger automatiquement le regard du reflet des neiges » (*ibid.*, pp. 161-162). Un portrait qu'avait déjà fait sien le pasteur Charles Wenyon de retour de Chine en 1893 lorsqu'il écrivait : « C'est une race chétive, et leur visage rond et plat, ainsi que leurs cheveux et leurs yeux noirs, dénotent clairement leur origine mongole » (Wenyon, 2000, p. 209). Néanmoins certains Samoyèdes échappent à la règle, qui ont un type moins accentué, tel le guide du commandant Bénard, Philippe Vylka, qui a les cheveux bruns, la moustache blonde, le bouc incolore, le nez épaté, des dents magnifiques et des yeux couleur de cuivre (Bénard, 1921, p. 68). En fait, les clans nomades de la partie européenne de la Russie, c'est-à-dire avant l'Oural, ont logiquement un type moins accentué que ceux de la partie asiatique russe,

²⁰ Charles Bénard (Commandant), *Un été chez les Samoyèdes*, *op.cit.*, pp. 135-136.

²¹ « Les Lapons et les Samoyèdes retrouveront les conditions climatiques de la mer polaire sur les rivages de la Méditerranée », Jules Verne, *L'île mystérieuse*, Paris, 18 ?; p. 195

derrière l'Oural ; par ailleurs, l'exogamie en vigueur ainsi que les métissages ont diversifié les traits samoyèdes.

Une apparence aussi façonnée par de lourds vêtements « en peaux animales » qui les rendent aussi immuables que la toundra elle-même : un « costume de peau jaunâtre très sale dont la fourrure intérieure est repoussante » (*ibid.*, p. 142) pour les hommes et de longs manteaux de fourrure à col de renard blanc ou bleu, affichant les jours de fête, « et non sans harmonie, des ornements simples de dessin et vifs de couleur » (*ibid.*, p. 163) pour les femmes. Le jugement de Charles Bénard sur les femmes samoyèdes ne fait pas exception à la règle du genre : « presque toutes hideuses », « à la peau grossière et plissée » (*ibid.*, p. 162) là où le chirurgien d'un des vaisseaux de Frédéric III de Danemark écrivait déjà que « les hommes n'ont point de barbe, les femmes sont extrêmement laides ; & tout cela fait qu'on a de la peine à distinguer les deux sexes : & qu'on prend souvent l'un pour l'autre. Quelques difformes que ces femmes soient, les Cannibales les trouvent plus à leur gré, que celles qui nous semblent belles » (La Martinière, 1661, p. 206-207), là où l'atlas du XVII^e siècle spécifiait encore que « les femmes samoyèdes sont plus laides que les hommes » (*Description de l'Univers*, 1683), où A.E. Nordenskjöld évoque « des femmes samoyèdes [qui] paraissent, au premier abord, posséder une chevelure extraordinaire et aiment à se parer de leur mieux, mais n'en sont pas plus belles pour cela, du moins, aux yeux d'un Européen. Aussi malpropres et aussi petites que les Laponnes, elles leur ressemblent encore à d'autres égards. Des cheveux noirs et durs, pareils à une crinière de cheval ; un teint jaune, recouvert d'un enduit de saleté ; de petits yeux louches, bouffis et chassieux ; un nez plat ; des pommettes très saillantes ; des jambes courtes et grêles ; des mains et des pieds très courts » (Nordenskjöld, 1883, p. 83). Seul le voyageur et naturaliste Pallas semble concevoir une esthétique possible : malgré le manque de pudeur de leur tenue par rapport aux femmes ostyak de l'Ob, « les jeunes femmes sont très jolies » (Pallas, an II, p. 164) chez les Samoyèdes de l'Ob.

L'hygiène propre aux Samoyèdes heurte la sensibilité du voyageur occidental qui s'effarouche de ce que « par ailleurs, le Samoyède fait coucher l'Européen sous sa tente et pour le réchauffer, il le serre entre sa femme et lui, ce qui d'ailleurs, n'a rien de plaisant, tellement ils sont effroyablement sales et répandent autour d'eux l'odeur la plus infecte, mélange indicible de crasse et d'huile de phoque, de viande fermentée, de fourrure moisie et de tabac avarié » (Bénard, 1921, p. 169). Une vision qui rejoint étrangement quelques décennies plus tard, celle d'Aniko du clan Nogo, héroïne littéraire de l'écrivain nénése contemporain Anna Nerkagi, qui, après ses études dans la « Grande Terre » soviétique revient voir les siens dans la toundra de Bajdarata : « Lorsque son père fut tout près d'elle, Aniko fit un pas en arrière malgré elle : il émanait du vieil homme un parfum de fumée, de tabac, de saleté corporelle. Seberuj ne remarquait rien. Il passa sa paume deux fois sur sa *malica* sale, comme s'il l'essuyait, et tendit sa main. Mais Aniko ne répondit pas au salut. Elle regardait avec effroi la *malica* noire de son père, ses cheveux emmêlés et gras, son visage ridé, ses mains sales et une envie de vomir la saisit à la gorge. (...) Il n'était pas facile d'être à côté de son père, parce qu'il fallait l'aimer, mais il n'y avait pas d'amour : juste de la compassion. Chaque fois que son père l'effleurait de la main ou que les pans de sa *malica* frôlaient son manteau, Ana sursautait. Ce n'était pas plus facile parmi les femmes. Elles s'agitaient joyeusement autour de la table, observaient le porte-document, dans l'attente évidente de

cadeaux, triomphantes, ridicules dans l'importance qu'elles se donnaient. Elles prenaient la viande avec les mains, la posant plus près de la tasse d'Aniko qui ressentait à nouveau de la nausée ; elle regardait à la dérobée si les robes des femmes, leurs assiettes, leurs mains étaient propres. Et ce même parfum de tabac, de chien mouillé, de peau pourrie, de graisse. Une envie de sortir dehors la saisissait » (Nerkagi, 2001, p. 46-49). Mais pour l'heure, devant le commandant Bénard soucieux de faire connaître aux Samoyèdes les bienfaits de son tub, l'épouse pragmatique de Vassilij réplique : « Tu auras la peau rongée par le froid, et si tu te perds en route les chiens ne te sentiront pas » (Bénard, 1921, p. 170). Charles, Marie, Eugène, Pierre Bénard est conditionné par son éducation comme les îliens par leur mode de vie. Néanmoins, si l'eau et le savon ne sont pas en odeur de sainteté au quotidien chez les Samoyèdes de la Nouvelle-Zemble, la règle du commandant tient bel et bien l'exception qu'il espérait secrètement lors de sa traversée de la Terre des Oies : sur les bords de la Korelkaa, la femme du Samoyède Pierre Ludkov, parangon incarné des vertus de la femme patriarcale, est jugée « propre ».

« Le Samoyède n'est, en général, ni menteur ni voleur, excepté pour l'eau de Cologne, l'alcool de laboratoire et la parfumerie, qu'il faut toujours mettre sous clef » (Bénard, 1921, p. 168). À ce détail près (mais d'importance), le commandant Bénard décrit une société îlienne du XX^e siècle aux mœurs familiales et paisibles qui ne vit que pour la pêche et la chasse, confirmant ainsi la bonne réputation des peuples autochtones d'Eurasie septentrionale qui prévalait au XIX^e et au début du XX^e siècles dans les relations de voyage. Néanmoins ces Charles Bénard note que, « dans l'ensemble, leur nombre diminue » (Bénard, 1921, p. 178). En attendant le jour funeste de leur disparition, le marin breton s'improvise médecin auprès des Samoyèdes de l'île.



Fig. 3 Samoyèdes de Nouvelle-Zemble
(© avec l'aimable autorisation du Musée d'ethnographie de Bordeaux 2)

L'océanographe, malgré la bonne conduite autochtone, ne voit guère de religion susceptible d'expliquer la droiture morale des Samoyèdes. En ce qui concerne les croyances traditionnelles samoyèdes, il se contente de renvoyer ses lecteurs à la relation de l'explorateur Nordenskjöld qui, ouvrant le passage du Nord-Est, séjourna à Šabarova et sur l'île voisine de Vajgač : « il a vu des tombeaux de Samoyèdes, les idoles samoyèdes et il conclut plutôt à de la superstition qu'à de la religiosité » (*ibid.*, p. 171). L'océanographe n'a observé, à son tour, qu'une christianisation improbable²². En fait, le secret bien gardé de la foi traditionnelle samoyède déjà observé par Pallas — « M. Zouïeff n'a rien pu apprendre de certain sur leurs idoles » (Pallas, an II, p. 181) — s'explique tant par la crainte de voir les Mauvais-Esprits profiter de l'étranger béotien afin de pénétrer leur cercle sacré que par un prosélytisme inexistant sous ces latitudes. Par expérience aussi, puisque le vol par les Cosaques des fourrures précieuses laissées en offrande sur les sites sacrés (*ibid.*, p. 152), les autodafés de l'archimandrite Venjamin, ont rendu les autochtones méfiants : ainsi le botaniste italien

²² Cf. Art Leete, « Les représentations du christianisme chez les Nénets et les Ougriens de l'Ob dans les travaux des ethnographes du XVIII^e et du XIX^e siècles », in *Boréales*, Suresnes, 2000, n° 78/81, pp. 45-65.

Stéphen Sommier qui avait aperçu un *šajtan* samoyède sur le toit d'une hutte de Mura ne put-il finalement l'examiner, car sitôt l'annonce de l'arrivée d'un missionnaire dans le village, l'idole avait disparu (Sommier, 1885, pp. 383-384). La spiritualité samoyède articulée autour de rituels de purification, de sacrifices et de tabous et embrassant tout l'univers échappe aux yeux du commandant Bénard. Il est vrai que les Samoyèdes qu'il croise sont des « citadins » quotidiennement en contact avec les Russes, sont des chasseurs-pêcheurs, et non des éleveurs de rennes. Pourtant dans l'île de Nouvelle-Zemble, Philippe Vylka n'accorde que peu d'attention aux icônes et hésite à franchir la grande montagne, parce qu'il n'a pas été invité par l'esprit de la montagne : toute vie animale, végétale, minérale a un souffle qui lui est propre. Chaque lieu a un Esprit-Maître. Alors la caravane de traîneaux passée sans encombre, l'homme remercie l'esprit de la rivière : il jette un bonbon, un peu de thé ou de vodka et repart déjà sur les talons de son troupeau ondulant entre *Num*, l'esprit du Ciel et *Ja-minja*, l'esprit de la Terre. Le commandant Bénard a-t-il surpris un chasseur se purifier avant la chasse et remercier l'animal qui s'est donné à lui ? A-t-il jamais vu une femme confier ses soucis au feu comme à un proche, une petite idole domestique arborer les parures de peaux et de métal confectionnées par les maîtres de maison en signe de reconnaissance, comme les Vierges du monde entier profanées par l'or et cachées par les *ex-voto* ? Charles Bénard ne l'a pas vu. Pour lui, les hommes de Nouvelle-Zemble sont à l'image de la météorologie locale : « un caractère de sauvagerie primitive »²³.



FIG. 4 Site sacré samoyède de Nouvelle-Zemble (© Konstantin Nosilov)

Le commandant Bénard aura aussi l'occasion d'entendre « quelquefois les Samoyèdes chanter un ou deux *leitmotiv* assez doux et plutôt tristes (...) » (*ibid.*), cousins des *gwerziou* de Bretagne, terre de l'extrême habitée elle aussi par une forte tradition orale. Le marin retranscrit dans son journal l'un de ces chants samoyèdes. Un long chant peuplé de

²³ Commandant Charles Bénard, *Un été chez les Samoyèdes*, op. cit., p. 173.

fratries — les sept frères Sirulika, les sept frères Castor, les sept frères Ildjag —, de sœurs ravies et épousées, de voyages et d'absence, de forêts de čum, de fils de trois ans qui en paraissent dix et d'années qui se ressemblent, de chasseurs à l'apparente nonchalance, mais à la force souple. Un chant où souffle l'Esprit de la Mort contrarié par la jeunesse des héros. Où tombe la neige comme la tête de la Mort vaincue par le fils qui accomplit ainsi le meurtre rituel de son père. Un *Œdipe* du Grand Nord sibérien qui se termine dans le fer d'une flèche et l'éclat du feu, comme le mythe grec s'achève au milieu des éclairs et des grondements du tonnerre, mais l'océanographe incollable sur l'hydrographie et les vents de la Nouvelle-Zemble, ne voit là qu'une légende d'« enfants de la nature ». Il s'agit en fait des chants épiques traditionnels, les *sjudbabc* et les *jarabc*. Les premiers, les plus anciens, racontent les exploits de héros en quête de leur destin ; ils révèlent un peu du caractère national : sous une apparente nonchalance, une force souple. Dans ces chants épiques, on vit, on meurt, on ressuscite dans l'ombre d'un héros qui franchit les mondes comme les toundras, rencontrant parfois une divinité comme celles qui peuplent les lieux sacrés du Monde du Milieu. Parfois, même, le héros fait de terre connaît une ascension céleste qui l'élève au rang de divinité. L'ascension du Christ avant l'heure. Le héros vole au-dessus des campements ennemis sur une peau de renne volante, secondé par une sœur qui franchit l'espace à coups de *horej* — très longue perche qui sert à guider les rennes — ou à bord de son fidèle porte-aiguille, et il se bat comme il dort : des jours, des semaines. Souvent sept, chiffre sacré des Samoyèdes, parfois trois. Le héros ne s'arrête pas au temps ; le seul temps qui existe dans le chant épique est celui que met l'eau à bouillir : à celui-là seul se mesure souvent le combat. Le Chant-Parole amène l'auditeur là où l'action se déroule, sans souci de linéarité, et telle une caméra, il va directement à l'événement :

« Le Chant-Parole vola a proximité ;
depuis le ciel il s'est posé sur la terre,
a volé jusque dans le čum à travers le trou de fumée,
s'est fondu le long du *polog*.
Il regarde, il écoute : que se passe-t-il et où ?
Peut-être, par bonheur, un malheur.
Num ! Esprit du Ciel, vieillard céleste
aide le Chant-Parole :
que jamais sur le Chant-Parole
ses ennemis ne prennent le dessus,
afin que tout ce qu'il a vu et entendu,
aux gens à venir soit raconté,
et franchisse les jours et les années. »²⁴

Simplement, le Chant-Parole réfléchit. Puisque sous le ciel arctique, je l'ai déjà dit, tout a une âme :

« Le Chant-parole n'a pas bougé,
ne s'est pas envolé, ne s'est pas éloigné
des gens dont l'amour et la jeunesse
sont partis en guerre contre les ténèbres et la scélérateuse,
contre la destruction, le pillage, la lâcheté.
Peut-être pense-t-il à les aider ?
Dans une tanière d'ours, le Chant-Parole

²⁴ « Les enfants du Maître de Jabta Salja », *Sibirskie skazanija*, Moskva, Sovremennik, 1991, pp. 280-281.

s'est enveloppé ; de toute la nuit, il ne dort pas :
à présent de nombreuses pensées
traversent l'esprit du Chant-Parole »²⁵

Les *iarabc* eux, tiennent du fait divers : ils relatent l'histoire triste d'une jeune fille qui quitte le campement des siens pour se marier, l'appauvrissement d'un éleveur de rennes ou d'un orphelin obligé de travailler chez un riche propriétaire, parent ou pas, qui le maltraitera. Le héros chante à la première personne du singulier. Au fur et à mesure. Le renne et l'homme ne se quittent guère, même dans la tradition orale. L'animal, à l'égal de la femme, peut-être la source d'un conflit comme dans le *jarabc Eva Pjasja* dans lequel les frères Pjasja affrontent les trois Tungo : il est la dignité traditionnelle du Samoyède, sa liberté. Comme le confirmait en 1913 un pasteur samoyède au voyageur B.M. Žitkov qui lui demandait pourquoi il ne vendait pas ses quelques trois mille rennes : « Les rennes sont là, je les vois, alors que l'argent, tu le caches, on ne le voit pas ». Comme le répète Philippe Vylka qui accompagne le commandant Bénard dans ses expéditions et ses cueillettes de fleurs ou de champignons, mais ne veut pas céder à la proposition de venir à Paris : « À Paris, il n'y a pas de rennes ! ». L'argument est imparable.

En contrepoint de la réputation traditionnelle des autochtones, le commandant Bénard présente ici un aspect bien peu écologique : « On ne conçoit guère le Samoyède vivant sans le renne, et pourtant ces malheureux le détruisent uniquement par passion de la chasse au lieu de tuer seulement les animaux qui leur sont nécessaires ; ils en font des hécatombes odieuses, et tandis que, à plat ventre sur les cadavres ouverts, ils se saoulent avec le sang chaud de leurs victimes, les chiens arrachent les entrailles et se gavent jusqu'à tomber dans une sorte de léthargie. Les coups les plus durs n'arrivent pas à les réveiller. Et les restes sanglants inutilisés deviennent la proie des renards, des lemmings ou des goélands »²⁶. Le commandant, peu habitué à l'abattage de septembre dans la toundra, ne voit qu'un carnage là où les autochtones constituent leurs réserves. Couvertures, vêtements, fils, boutons, manches de couteaux, nourriture, transport : le renne est le « moteur » de la société samoyède toute l'année. Le nouveau-né comme le défunt sont enveloppés dans une peau de renne. Comment Charles Bénard saurait-il qu'un troupeau de cent têtes suffit à peine à faire vivre une famille ordinaire de la toundra ? Puisqu'un *čum* d'hiver nécessite, pour recouvrir ses perches, jusqu'à une soixantaine de peaux, que la *malica* des hommes ou la *jaguška* des femmes exigent aussi une dizaine de peaux, qu'il faut abattre un renne par semaine pour la nourriture familiale et parfois en sacrifier d'autres pour les hôtes ou les Esprits, que le traîneau aussi requiert la force du renne (même si les îliens, eux, utilisent des chiens pour transporter le commandant Bénard dans son périple à travers la Nouvelle-Zemble). En nénètse, le renne sauvage est celui qu'on appelle *ilebc'* : « ce-qui-permet-de-vivre ». Sa chair fraîche, ses abats et son sang riches en vitamines combattent le scorbut, cette fille de *Nga*, l'esprit malin qui vit sous la terre et dépêche ses filles auprès des hommes. Alors les rennes qui viennent de tomber à terre et dont la chair à vif jonche bientôt l'île, sont en fait le symbole de la vie à l'état brut. Même s'il est vrai que les Samoyèdes du commandant Bénard, loin de la toundra de leurs pères, sacrifient insensiblement à un autre mode de vie sur ce bout de terre de peuplement récent et d'exil.

²⁵ *Ibid.*, p. 312.

²⁶ Commandant Charles Bénard, *Un été chez les Samoyèdes*, *op. cit.*, pp. 165-166.

En effet, à l'instar de la Nouvelle-Zemble elle-même, la société traditionnelle samoyède se civilise : si la chasse (renne sauvage, renards blanc, bleu ou argenté, ours blanc, phoque) et la pêche constituent toujours le quotidien autochtone, la consommation de farine de seigle, de sucre, de morue laponne en barils entre dans les mœurs locales, tandis que « chaque année, le gouvernement d'Arkhangelsk fait construire pour une famille samoyède une petite maison de bois, calfatée d'étope, avec four à pain » (*ibid.*, p. 66). Une école samoyède a même été ouverte à Karmakuly, visitée au début du XX^e siècle par K.D. Nosilov lors de son séjour en Nouvelle-Zemble. Là, à l'aide d'images, de borborygmes et de gestes, ce sont d'abord des familles entières qui sont initiées « à la langue russe et aux connaissances de toutes les sciences », puis des enfants qui vous arrêtent dans la rue afin de vérifier le nom russe d'un objet qu'ils vous désignent avant de « danser de satisfaction dans les congères » (Nosilov, 1997, p.357). Les géologues, les botanistes, les marchands, les géographes, les exilés politiques (suite aux troubles de 1905) ou les simples voyageurs font de ce caillou rocheux jeté à la mer un foyer de véritable culture où naîtra d'ailleurs la littérature nénète grâce à un Samoyède et à ce contexte socio-historique précis : Ilja Vylka, dont le commandant Bénard connaît le don pour le dessin, mais qu'il ne rencontrera pas parce que « Ilya est parti pêcher le poisson pour l'hiver en Kostin Šarr » (Bénard, 1921, p. 68), sera emmené à Moscou, en 1910, par le géologue Vladimir Rusanov pour y être formé à nombre de disciplines (mathématiques, botanique, géographie, zoologie, photographie, etc.) avant que le jeune Samoyède ne voit ses tableaux exposés au printemps 1911 et ne reçoive une *Winchester*, cadeau du Tsar, pour un sujet modèle²⁷.

La Nouvelle-Zemble pourtant n'aura pas le temps de devenir une petite colonie russe de l'Arctique policée par des popes et des scientifiques : passé l'ouragan de la Révolution, viendra « une colonne infernale » inédite témoigner aux yeux du monde de la puissance de la Grande Russie. L'île, interdite, tombe entre les mains des seuls militaires. Les « tempêtes effroyables » suscitées par les vents du nord-ouest qui gonflent la mer et font se dresser les vagues telles une meute de loups gris sont insignifiantes au regard des essais nucléaires à venir. Bénard qui s'appliquait à faire nettoyer les alentours de sa maisonnette « des résidus sanglants de rennes et de phoques, des débris de fourrures, des restes de poissons, des traces laissées par les chiens »²⁸, se hâtait d'observer la floraison éphémère des fleurs insulaires, les prélevant pour son herbier, serait impuissant à remettre tout en ordre dans l'île.

Cette dernière se civilise aussi de façon perverse, puisque la plupart des ethnographes étrangers de la fin du XIX^e et du début du XX^e siècles (Kannisto, Karjalainen, etc.) notent, à la différence du commandant Bénard qui reprend un discours officiel, que la christianisation dévoie souvent les autochtones. Il est vrai que, aux yeux de Charles Bénard, l'orthodoxie des Samoyèdes n'est qu'un trompe-l'œil, leur religion, « une simple peur de la mort », leur seule idole, l'alcool :

« On doit féliciter les Russes d'avoir habitué ces sauvages à cette boisson hygiénique et réconfortante [le thé] et de leur avoir supprimé l'alcool, la *vodka* dont ils raffolent. Le Samoyède, qui

²⁷ Premier intellectuel samoyède sous le régime impérial, celui que les siens appellent plus volontiers Tyko (« Petit Renne »), sera le président du soviet de Nouvelle-Zemble, créé sur l'île en 1924.

²⁸ Charles Bénard (Commandant), *Un été chez les Samoyèdes*, *op.cit.*, p. 89.

est rapace, ne cède que difficilement ses fourrures contre des lots de conserve et d'étoffes ou contre des outils indispensables ; il se croit toujours lésé et sa méfiance lui fait refuser les tractations les plus favorables. Mais contre une bouteille de *vodka*, il offre tout ce que l'on veut : des objets personnels, des vêtements, des fourrures, des pierres qu'il croit précieuses ; quand on lui remet une bouteille, il la boit en quelques instants, et va rouler ivre-mort dans la boue de la toundra, ce qui est pour ces hommes comme pour leurs femmes la suprême jouissance »²⁹.

Une dépendance déplorée et mise en scène d'ailleurs par Nikolaj Vylka³⁰ dans son œuvre littéraire (*Sur l'île* en 1936 et 1938, *Comment nous vivions sous le Tsar* en 1937, *Mar'ja* en 1938), au profit de la propagande soviétique contre les maux du passé.

Au détour de ce voyage, la condescendance européenne du commandant Bénard qui s'interroge sur l'aptitude au bonheur des Samoyèdes de la Nouvelle-Zemble se nuance cependant à la lumière des événements qui font voler en éclats les mondanités de l'Europe modèle :

« La civilisation que nous leur apportons est-elle un bienfait ? Ont-ils avantage à prendre part aux luttes âpres et égoïstes de notre modernisme souillé par le culte du veau d'or ? »³¹

Et l'océanographe de tomber dans l'excès inverse, lorsque après avoir annoncé à Philippe Vulka qu'il partait en guerre, « c'est-à-dire pour détruire la horde des *Germanski* qui avaient tenté d'assassiner les *Rouski* et les *Francouiski* » (*ibid.*, p. 180), il sacrifie brusquement au mythe du bon sauvage pour lire dans le silence de son guide la tristesse de celui qui n'avait jamais pensé qu'un homme pouvait assassiner un autre homme » (*ibid.*). Même s'il est contredit par l'étude du folklore qui résonne encore du fracas des batailles avec le maléfique chaman-guerrier nganassan *tavy* (Nganassan) ou les *tungo* (Évenks), son dernier été en Nouvelle-Zemble et l'irruption du spectre infernal de la guerre en Europe auront permis à l'explorateur de partager quelques instants de la vie des Samoyèdes, jusqu'à entr'apercevoir des hommes sous l'ethnonyme. Notamment le vieux Constantin Vylka de Nouvelle-Zemble, fin connaisseur des us et traditions samoyèdes qu'il conserve avec intégrité, et ses deux fils : Philippe, aux yeux de cuivre, qui s'est couronné d'une casquette russe, mais préfère affronter n'importe quel ours polaire plutôt que la douche, et Ilja, « le peintre samoyède dont les dessins rappellent ceux de nos primitifs » (*ibid.*, p. 68). Une famille de ce début de XX^e siècle bien ordinaire en vérité.

²⁹ *Ibid.*, pp. 167-168.

³⁰ Le neveu d'Ilya Vylka précédemment évoqué comme premier peintre-écrivain nénétsse de Nouvelle-Zemble.

³¹ Charles Bénard, *Un été chez les Samoyèdes*, op. cit., pp. 179-180.



Fig. 5 Samoyèdes de Nouvelle-Zemble (© D.R.)

L'île, la Mort et le docteur Anna Ledkova

Que restera-t-il de l'été samoyède du commandant Bénard ? Une collection de photographies, aujourd'hui au Musée ethnographique de Bordeaux, de son expédition de 1908 immortalisant le voyageur, son bateau le *Jacques Cartier* et des familles autochtones qui, dans les années 1950, devront abandonner l'île, chassés par le pouvoir soviétique en quête d'un endroit isolé où expérimenter ses armes nucléaires. Selon le témoignage d'Olga Andreevna, insulaire qui a survécu à l'arbitraire de la politique du « Parti de la Nuit », « le 15 juillet 1957, tous les gens en activité reçurent une somme d'argent équivalente à 1 200 roubles, furent embarqués sur un bateau et menés à Arkhangelsk. Là, ils furent placés dans des baraquements. Par la suite, on attribua des appartements aux Russes mais les Nénètses voulaient s'installer en terre nénétsè ; à la fin de septembre 1957, ils furent reconduits dans les îles de Kolguev, Vajgač ainsi que dans la ville de Nar'jan-Mar »³². La Mort, sous le nom d'*Objectif 700* pouvait prendre ses quartiers dans l'île : depuis le 25 septembre 1955 selon le général en chef de la Flotte du Nord de l'époque, un premier essai nucléaire a eu lieu par 50 mètres de fond dans la baie de Černaja. Suivront 26 explosions dans l'atmosphère et sus les eaux en 1958, 24 essais en 1961 ; 36 explosions en 1962... Ja-Minja, la Vieille de la Terre — ce morceau de toundra honoré par les Nénètses qui en ont hérité la responsabilité — en est toute retournée. Notamment la côte est de l'île qui a subi les explosions les plus fortes : une puissance maximale de 50 mégatonnes, selon d'anciens soldats de l'unité 77 510 basée en Nouvelle-Zemble, aujourd'hui retraités.

En 1991, un comité présidé par l'écrivain Tolkačev d'Arkhangelsk a visité l'île, prélevant des échantillons de vie végétale et animale. Mais ce ne sont plus les Samoyèdes qui

³² Cf. Docteur Anna Ledkova, « Poison Fire, Sacred Earth », *The World uranium Hearing*, Salzburg, 192, pp. 228-231.

parlent : les Soviétiques leur ont rendu le nom que ce peuple se donnait à lui-même *nenèc* (« homme »). Paradoxalement, en acquérant l'écriture, les peuples du Grand Nord ont perdu le droit à la parole. Jusqu'à ces dernières années où ils se sont organisés face à la nouvelle montée en puissance des différents pouvoirs en Russie, qu'ils soient politiques ou économiques ; ils ont créé des associations, dépêché leurs écrivains à travers le monde pour raconter leur histoire et s'inventer un futur. En attendant, les résultats officiellement annoncés par le docteur Ledkova dans sa communication à Salzbourg en 1992 sont consternants : « Le Strontium-90 s'élève jusqu'à 1 555 Becquerels dans le sol, jusqu'à 1 330 dans les plantes, jusqu'à 2 550 dans la viande et les os des rongeurs. La conclusion est claire : la majorité des échantillons prélevés en Nouvelle-Zemble contient du Strontium-90 et du Césium-137 en quantité 20 à 30 fois supérieure à celle des autres régions du pays »³³. Et au fur et à mesure que l'île s'abîme dans des deuils successifs, les hommes désespèrent de leur propre existence : rares aujourd'hui sont les hommes qui atteignent 50 ans, rares sont les femmes qui dépassent 60 ans dans le district Nénètse. Les centenaires comme ceux dont le gouverneur Bibikoff parle à un Charles Bénard sceptiques se sont évanouis : ils n'avaient plus leur place dans la Nouvelle-Zemble du xx^e siècle. L'alcoolisme rampant continue le travail que les essais nucléaires en Nouvelle-Zemble (le président Eltsine avait décrété un moratoire depuis 1990) ou le site de lancement de fusées à proximité d'Arhangelsk n'ont pas achevé, qui abîme des générations. Comme Anna Ledkova, lors de son travail au village de Šojna de 1970 à 1972, a entendu les militaires répéter : « Aujourd'hui, il y a les exercices sur le terrain, aujourd'hui on vise les Nénètses ». Parce que les 6 500 Nénètses de la partie européenne de la Russie dont l'espace vital fait ainsi l'objet des visées militaires sont implicitement, eux aussi, dans la ligne de mire. D'aucuns diront peut-être que c'est sous l'emprise de l'alcool que cet éleveur de rennes de l'île de Vajgač prend Anna Ledkova à témoin : « Je ressens toujours les explosions. Et pourquoi, dites-moi docteur, pourquoi nous anéantissent-ils ainsi ? Ne serait-il pas mieux d'en finir avec nous une fois pour toute ? ». Non, l'organisme vivant de la terre, sa douleur étaient perçus par le monde autochtone³⁴ bien avant que la Civilisation ne fasse pleuvoir la vodka comme la manne sur le désert.

Le commandant Bénard a recueilli un chant sur les rives de la Nouvelle-Zemble où il est question de mort. Dans ce chant où la Mort prend deux jeunes filles pour épouses (la polygamie chez les Nénètses plus riches était possible), un fils né de cette union entre la Mort et la sœur des Sirulika vient à bout de son funeste père grâce à « deux arcs en fer, deux flèches, un sabre, un grand couteau de trois pans, deux skis de quinze mètres ». En ce temps-là, le folklore était une réponse à une mort humaine. *Nga*, le dieu infernal était le père des Sept Morts, sept filles qui habitaient dans des čum rouges et insufflaient les maladies aux hommes. Mais *Nga*, c'est aussi le nom donné par les Nénètses au gaz avec une prescience obscure. Aujourd'hui, devant la mise à mort de leur espace vital, et donc d'eux-mêmes, les Nénètses ne reconnaissent plus l'univers : leur culture jugée incompatible avec le socialisme par le régime soviétique, leurs rennes saignés à présent pour leurs bois tendres, leur terre de Nouvelle-Zemble brûlée par les essais nucléaires soviétiques et leurs toundras de Jamal exploitées par une industrie sauvage qui transforme les gisements de gaz et de pétrole en

³³ *Ibid.*

³⁴ Cf. Dominique Samson Normand de Chambourg, « Neverojatnost' trëh mirov », *Hantyskaja Literatura*, Moscou, LitRos, 2001, pp. 171-178 et *Le chagrin de l'Ours* (à paraître).

dollars précieux. L'homme coupé de la nature est devenu monstrueux ; l'homme mutilé se croit libre. Il n'a plus rien là d'humain aux yeux de ceux dont le nom veut dire « les hommes », « les hommes véritables ».

Anna Ledkova dont les longues tresses de l'enfance autrefois coupées à l'école-internat sont toujours une humiliation, est impuissante à soigner l'île : elle se contente de consigner chacune de ses expériences. Elle note ainsi qu'avec la seconde génération née dans l'ombre des essais nucléaires, les anomalies deviennent monnaie courante (troubles oculaires, problèmes cardiaques), que le nombre de cancer a étrangement augmenté ; jamais de mémoire nénètse, les hommes n'ont connu ces maladies : *Nga*, le <père des Sept Morts n'avait conçu que *Jakdej-nga* (Gale), *Merju-nga* (Petite Vérole), *Hodè-nga* (Tuberculose), *Si-nga* (Scorbut), *Njarm-nga* (Taches rouges), et *Hèdu-nga* (Maladie qui emporte en une nuit les hommes et les rennes). Rares sont devenus, dans la toundra européenne, ceux qui meurent de façon tout à fait naturelle. Le Samoyède de cent sept ans cité par le gouverneur Bibikoff à un Charles Bénard sceptique n'est plus d'actualité. Les Nénètses de la partie européenne de la Russie se sentent de plus en plus parasités par un environnement défavorable qu'ils savent engendrer, malgré le long silence des autorités, sur eux diverses pathologies, parfois funestes. En 1991, selon les chiffres officiels de la communication d'Anna Ledkova, le taux de mortalité était de 9,8 pour mille ; le taux de mortalité infantile, de 14, 8 la même année — avec un pic de 29, 6 en 1990.

Aujourd'hui, elle voudrait simplement que des experts internationaux viennent sur place établir leur propre rapport sur la situation actuelle et fassent connaître la vérité, « même l'amère vérité » : combien le monde accorde-t-il encore de temps à vivre aux Nénètses ? Aux protestations et questions des habitants du district autonome Nénètse, la réponse, laconique, était invariable : « C'est notre zone d'essai ». Comme pour Nina Jadne, Nénètse asiatique du district voisin, qui a claqué la porte du Parti et milite aujourd'hui à sa façon pour la reconnaissance effective des droits autochtones, il reste le sentiment diffus d'avoir servi de champ d'expérimentation, de terrain de jeux, en tant que peuple numériquement faible, à la politique soviétique comme libérale actuelle ; pour elle, l'absence de toute culture écologique, voire d'écocide procède parfois d'un racisme ouvert vis-à-vis de peuples autochtones jugés trop marginaux pour être associés à une quelconque décision relative à leur territoire, et donc à leur sort. Les pressions psychologiques, physiques ou financières peuplent aujourd'hui les récits des familles nénètses, reléguant les héros traditionnels à qui rien ne résistait, pas même les géants-ogres, au second plan. La longue épopée des Nénètses se poursuit, continuant de s'écrire au quotidien avec des milliers d'anonymes dont nous parvenons parfois quelques épisodes, comme celui de l'île, la Mort et le docteur Ledkova, raconté par Anna. Il est une chanson traditionnelle que la petite Anna a apprise dans son enfance et dont les paroles entêtent aujourd'hui le docteur Ledkova : « Les Russes veulent-ils la guerre ? ».

Les soldats russes qui ont servi plusieurs années en Nouvelle-Zemble ne se sont guère inquiétés des Nénètses chassés de leur île. De l'île, eux n'ont vu que les ours polaires rôdant à proximité des baraquements et les déchets rouillés assiégeant les casemates. Leurs nuits sont encore éclairées de la beauté vénéneuse de ces torches géantes aspirées par le ciel, de ce nuage radio-actif qui déferla sur la ville d'Andarma, à quelques 400 kilomètres plus au sud, poussé par les vents du nord en 1961. Et aujourd'hui, c'est à des soldats de se voir

symboliquement chassés de l'île : ainsi Evgenij Galagut, depuis 1992, tente-t-il en vain de monter le dossier qui prouvera qu'il a fait partie, trente-cinq ans durant, d'une unité à haut risque ; il ne trouve son nom nulle part. Les autorités qui se renvoient la balle disent que les archives et les documents concernant le secrétissime *Objectif 700* ont été brûlés ou emportés. Evgenij Galagut, fatigué de sa pension médiocre et de sa chambre d'hôtel d'Arhangelsk, fait remarquer qu'il était orphelin, comme beaucoup de ses compagnons d'armes de l'époque ; s'ils venaient à tomber malades, aucune famille ne demanderait à voir leur corps, à chercher leur tombe. Un autre militaire, retraité depuis douze ans, affirme que la plupart des hommes servant en Nouvelle-Zemble n'avaient subi aucun entraînement particulier, que « nombre d'essais étaient mal préparés, répondant seulement aux exigences des Congrès du Parti ». Son serment de vingt-cinq ans de silence respecté, Evgenij s'autorise désormais à exhiber la photo de son unité en Nouvelle-Zemble à ceux qui veulent bien lui parler et l'écouter³⁵. Il cherche les survivants de son unité. Circonspectes, les autorités avouaient en 1997 la présence sur l'île de 7 réacteurs « rouillés et remplis de combustibles, de 5 engins radioactifs non identifiés et plus de 3 200 containers de déchets ». Mais peut-être Evgenij Galagut devrait-il se réjouir : si les Nénètes ont cessé de faire partie du décor de l'île, la haute statue à la mémoire des marins qui a été érigée en hommage à la Patrie reconnaissante se dresse toujours devant l'ancien mess des officiers de Beljuša, la ville rayée des cartes. Un marin, statue de sel noir, un fusil dans ses mains, comme pétrifié par les retombées de son geste.



FIG. 6 Maison d'été de Konstantin Nosilov en Nouvelle-Zemble

« Le ciel conserve la couleur rouge cerise foncé ; la mer, agitée dans le fond du fjord par de petites rafales, paraît très noire ; plus près de nous, elle est calme et ressemble à de l'or fondu ; les collines dont la pénombre estompe les détails, sont colorées en vert mousse et frangées de rose ; pas un nuage, pas un cri d'oiseau. Puis le bleu du ciel revient lentement ; les animaux s'éveillent et s'agitent le long du cordon glaciaire qui ceinture toutes les îles en vermillon pâle »³⁶. Devant les crépuscules îliens, Charles Bénard ne reconnaît une telle majesté qu'au soleil vénitien. Cet été-là fut exceptionnellement beau. Mais déjà un voile de poussière recouvre la Nouvelle-Zemble du commandant Bénard. La poussière d'un soleil

³⁵ Cf. Jurek Śladkowski, *Geheimes Russland : Nowaja Semlja, der Archipel der Angst*, ZDF, 1997.

³⁶ *Ibid.*, pp. 90-91.

brutal qui jette des éclats radioactifs tout autour de lui ? Non il est encore trop tôt. Une simple poussière de neige. Vers le 10 septembre 1914, avec la première neige qui couvre « les roches grimaçantes tel un grand linceul blanc », le spectre de la guerre est apparu en Nouvelle-Zemble. La guerre secrète du docteur Ledovka qui ne frappera qu'une poignée de familles, couchera le peuple des pavots jaunes et blancs, terrassera le gibier, n'est pas encore de saison. Cette année-là, une autre guerre à l'autre bout de l'Europe a raison de l'été samoyède du commandant Bénard. Mais aussi des économies de quelques Samoyèdes qui enverront 500 roubles pour l'effort de guerre, tel Myjti Okatèta, qui donnera personnellement 100 roubles. Et jusque sous le régime soviétique, le vieil homme gardera sur sa poitrine, sous sa *malica*, une lettre de remerciement signée en 1915 de la main même de l'impératrice Maria Fëdorovna, et adressée « au Samoyède Myjti Okatèta du district rural d'Obdorsk » (Evladov, 1992, pp. 51-52).



Fig. 4 Samoyède de Nouvelle-Zemble
(© avec l'aimable autorisation du Musée d'ethnographie de Bordeaux 2)

Bibliographie

BÉNARD, CH.

1921, *Un été chez les Samoyèdes (juillet-octobre 1914)*, Paris, Plon, XII-228 p.

EVLADOV, V.P.,

1992, *Po tundram Jamala k Belomu ostrovu. Ekspedicija na Krajnij Sever Poluostrova Jamal v 1928-1929 gg. (À travers les toundras de Jamal jusqu'à l'île Blanche. Expédition dans l'extrême nord de la péninsule de Jamal en 1928-1929)*, Tjumen', Institut problem osvoenija Severa SO RAN, pp. 51-52.

LA MARTINIÈRE PIERRE-MARTIN (de),

1661, *Nouveau voyage du Nort Dans lequel on voit les Mœurs, la Maniere de vivre, & les Superftitions des Norweghiens, des Lapons, des Kiloppes des Borandiens, des Syberiens, des Mofcovites, des Samojedes, des Zembliens & des Iflandois*, Amsterdam, Aux dépens d'Estienne Roger, Marchant Libraire, chez qui on trouve toute forte de Musique, 342 p.

LEDKOVA, A.

1992, *Poison Fire, Sacred Earth. The World uranium Hearing*, Salzburg, pp. 228-231.

NERKAGI, A.P.

2003, *Aniko du clan Nogo, Missives. Littératures des peuples autochtones de Sibérie*, A.-V. Charrin (dir), Paris, Revue de la Société Littéraire de P. & F.T., 2001, pp. 46-52.

NORDENSIÖLD A.E.,

1883, *Voyage de la Vega autour de l'Asie et de l'Europe*, Paris, Librairie Hachette et C^{ie}, traduit du suédois par MM. Charles Rabot et Charles Lallemand, tome premier, 481 p.

NOSILOV, K.D.

1997, *Na novoj Zemle. Oerki i nabroski*. Tjumen', SoftDizajn, 365 p.

PALLAS P.S.,

An II de la République, *Voyages du Professeur Pallas dans plusieurs provinces de l'empire de Russie Et dans l'Asie septentrionale*, Paris, Maradan, traduit de l'allemand par le C. Gauthier de la Peyronie, tome III, pp. 310-317.

An II de la République, *Voyages du Professeur Pallas dans plusieurs provinces de l'empire de Russie Et dans l'Asie septentrionale*, Paris, Maradan, traduit de l'allemand par le C. Gauthier de la Peyronie, tome V, p. 118-162 ; pp. 162-181.

Sibirskie...

1991, *Deti vладыka Jabta Salja, Sibirskie skazaniya, Moscou, Sovremennik*, pp. 277-326.

SOMMIER, S.

1885, *Un' estate in Siberia fra Ostiacchi, Samoiedi, Sirieni, Tatári, Kirghizi i Baskiri (Un été sibérien chez les Ostyaks, les Samoyèdes, les Zyrianes, les Tatars, les Kirghizes et les Bachkys)*, Firenze, Ermann Lœsher, VIII-634 p.

VEER, G. (DE)

2000, *Prisonniers des glaces. Les expéditions de Willem Barentsz (1594-1597)*, Paris, Éditions Chandeigne, texte établi et présenté par Xavier de Castro, 285 p.

WENYON, CH.

2000, *À travers la Sibérie par la route de la malle-poste*, Genève, Éditions Olizane, 255 p.